

Le devenir décolonial. Entretien avec Seloua Luste Boulbina

Mirna Boyadjian

Numéro 257, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83617ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boyadjian, M. (2016). Le devenir décolonial. Entretien avec Seloua Luste Boulbina. *Spirale*, (257), 87–89.

Le devenir décolonial

Entretien avec

Seloua Luste Boulbina

Par Mirna Boyadjian

Seloua Luste Boulbina est l'une des rares philosophes en France à développer une pensée du devenir décolonial en s'intéressant aux processus de (dé)subjectivation, qu'ils soient politiques, artistiques ou littéraires. Comme le suggère Achille Mbembe en préface de son plus récent essai, *L'Afrique et ses fantômes. Écrire l'après* (2015), la pensée de Boulbina se démarque par le privilège qu'elle accorde aux pratiques et à la part d'indétermination créatrice qui anime les émergences subjectives. Sa démarche critique résolument transdisciplinaire propose de nouvelles manières d'investir et de penser la postcolonie, qu'elle envisage à la suite d'Edward Said comme des espaces polyphoniques, ou « entre-mondes ». Sa foisonnante production théorique contribue ainsi à élucider la question postcoloniale sur les plans épistémologique et méthodologique par l'élaboration d'approches se déployant à partir de contextes spécifiques (*Le Singe de Kafka et autres propos sur la colonie*, 2008 ; *Les Arabes peuvent-ils parler ?*, 2014 ; et *L'Afrique et ses fantômes*). *

Spirale : Vous avez initié un séminaire, ou, pour reprendre vos mots, un laboratoire expérimental, intitulé « Les artistes parlent aux philosophes ». Quel rôle joue l'art

dans la décolonisation des savoirs ? Que peut apporter la dimension esthétique au processus de décolonisation ?

Seloua Luste Boulbina : La décolonisation des savoirs est un programme global qui n'exclut ni les arts ni la littérature. En effet, les savoirs excèdent les connaissances académiques qui sont quelquefois, comme Edward Said l'a montré avec l'idée des « théories voyageuses », moins inventives que les savoirs critiques, dont les enjeux pratiques sont aussi forts que les enjeux théoriques. Pour le dire autrement, les savoirs ne se réduisent pas aux discussions d'école ou de salon. Sur le plan intellectuel, je considère que c'est la littérature qui constitue la première étape de la décolonisation, car elle est moins censurée et moins normée que les discours savants. Elle va donc généralement plus loin dans le mode qui est le sien. Enfin, l'art, par son expression sensible, découvre souvent des vérités cachées grâce aux associations de pensées qui fabriquent les œuvres. Les arts visuels, comme les rêves, sont des images qui ne sont pas sans rapport avec notre présent - et notre passé. Ils disent, souvent hors les mots, ce que l'on pourrait préférer taire par convention ou ignorance.

Spirale : Existe-t-il différentes étapes de la décolonisation ?

SLB : De façon générale, les processus de décolonisation ne sont ni homogènes ni linéaires. Des pans entiers de la colonialité peuvent se défaire brutalement. Dans le même temps, des traces, des fantômes peuvent subsister très longtemps. J'en donnerai un exemple, celui des langues. Comme je l'ai développé dans mon dernier livre, *L'Afrique et ses fantômes*, il faut prendre la mesure de l'usage massif, en Afrique, des langues coloniales : l'anglais, le français et, dans une moindre mesure, le portugais. D'abord, il ne revient pas au même de vivre monolingvistiquement ou polylingvistiquement. Ensuite, la langue est celle qui a servi à asservir, ce qui n'est pas sans effet ni sans conséquence. Le travail de décolonisation, car c'est un travail, s'effectue à l'intérieur de ce que j'appellerai « l'adversité singulière de la postcolonie », non à l'extérieur. C'est moins un combat qu'une déconstruction, qui, cependant, exige autant d'énergie que de courage.

Spirale : Quelle différence faites-vous entre postcolonisation et décolonisation ?

SLB : De mon point de vue, employer le terme postcolonial n'est pas parler de postcolonisation, pour une raison essentielle. C'est la puissance colonisatrice qui parle de colonisation, car, de son point de vue, les résistances ne sont jamais absolument détruites et la domination jamais entière et totale. Parler de colonisation, c'est adopter en ce sens le point de vue du colonisateur. Du point de vue du colonisé, à l'inverse, il y a colonie, arraisonement, exploitation, domination et racialisation. Toutes les colonies extra-européennes sont racialisées. Donc, le postcolonial est un état ; la décolonisation est un travail. En outre, je distingue postcolonial (dans les anciennes colonies) et postimpérial (dans les anciennes métropoles). Les enjeux ne se ressemblent pas de part et d'autre de la frontière coloniale.

Spirale : Dans *Les Arabes peuvent-ils parler ?*, vous accordez une place de choix aux artistes et aux écrivains dans l'élaboration de ce que vous nommez à la suite de Said des « entre-mondes », espaces polyphoniques où la dissonance règne et dont l'exil physique autant que psychique constitue la source. Peut-on dire qu'il s'agit d'un espace de guerre ponctué de temps de paix ?

SLB : Je crois qu'il est parfois plus difficile de renoncer à la guerre que de la mener. Ainsi, la furieuse guerre antiarabe et antimusulmane que les grandes puissances occidentales ont menée, en commençant par l'Irak jusqu'à la catastrophe, a engendré des conflits armés qui ont essaimé et qui perdurent. Ces guerres constituent de véritables « passages à l'acte » : elles substituent l'action à la pensée et sont liées à certaines formes ou certains types d'excitation. Ce faisant, ces guerres visent à supprimer les « entre-mondes » qui constituent nécessairement, en tant que tels, des passages d'un monde à l'autre. Car les guerres transforment les autres en ennemis, sans distinction, et font de l'alternative (ou bien, ou bien) la seule façon d'en-

visager la réalité, ce qui constitue une remarquable erreur. L'ennemi est celui auquel on n'adresse pas la parole. Les guerres, paroles manquantes ou paroles manquées, transforment alors les êtres humains en « esclaves de la quantité ».

À l'inverse, une vision naïve ferait des « entre-mondes » des passages faciles alors qu'ils sont d'abord des espaces flottants et incertains, des lieux propices aux interrogations plutôt qu'aux assertions. Élaborer littérairement et artistiquement la guerre, c'est aussi lutter contre les illusions sur lesquelles elle repose ainsi que celles qu'elle produit. Je pense par exemple à la pièce de Kateb Yacine *Un cadavre encerclé* (1959), qui appartient au recueil intitulé *Le cercle des repréailles*. Ce cercle peut s'entendre de deux façons : comme cercle vicieux et comme encerclement. Comment sortir du cercle ? Comment sortir de l'encerclement ? Comment sortir, tout simplement ? *The Atlas Group*, de Walid Raad, ouvre autrement, obliquement, un espace de réflexion qui produit également des interférences. Il faut aussi mentionner, dans ce contexte, l'écrivain Jalal Toufic. Ces intellectuels parlent et il faut les entendre tels qu'ils sont, polyphoniques.

Spirale : Dans *Les Arabes peuvent-ils parler ?*, vous utilisez le terme d'« extranéation » pour décrire le processus par lequel « une chose, un état ou une situation, peut se renverser en son contraire, suivre son chemin propre, devenir autonome de sorte que, pour finir, l'effet n'est pas contenu dans la cause et le produit ne se réduit pas à l'activité qui la constitue ». Vous écrivez qu'il est une procédure que l'on retrouve chez les auteurs des « entre-mondes ». Est-ce qu'il existe un rapprochement entre l'extranéation et les possibilités de la fiction ?

SLB : Il existe des imprévisibles dont il faut tenir compte dans l'analyse alors qu'on privilégie généralement les prévisions, la prévisibilité et,

pour finir, le calcul. L'histoire révèle ainsi de nombreuses « erreurs de calcul » et, quelquefois, des « impensables » – sachant que l'impensable est toujours circonstanciel et partiel. Qui aurait dit, à l'époque, que les esclaves de Saint-Domingue allaient devenir libres et indépendants ? Du reste, les deux termes sont désormais associés comme si s'extraire de la servitude et s'extraire de l'esclavage revenaient au fond (à tort) à la même opération. Les causes et les effets relèvent de l'analyse et de nombreux éléments échappent souvent à l'analyse, surtout quand celle-ci est coloniale, car elle est alors fondée sur la dévaluation et l'infériorisation des colonisés, *a fortiori* des esclaves. C'est ainsi que la naissance d'Haïti fut, pour la France, une grande blessure narcissique que les Français ont fait payer, au sens matériel de ce terme, durant cent ans à leur ancienne colonie.

Les possibilités ouvertes par la fiction sont celles de la transformation. C'est pourquoi j'estime que, sur le plan culturel, la littérature est le premier élément de décolonisation, avant les arts visuels. Car il faut que les choses se disent et s'imaginent. Pour s'en tenir à Haïti, considérons la richesse, l'extraordinaire vivacité de la littérature haïtienne et, si l'on peut dire, le culte rendu, en Haïti, à la littérature.

Spirale : Vous terminez ce même texte en affirmant qu'il faut individualiser, en tous les sens de ce terme, le « monde arabe ». C'est la force de l'art, vous ajoutez. Qu'est-ce que vous entendez par « individualiser » ? En quoi cette « individualisation » est-elle importante au regard du processus de décolonisation ?

SLB : La colonie repose, peu ou prou, sur la désindividualisation et la désymbolisation, car un individu est traité comme un exemplaire : c'est un « type », comme le disent les cartes postales et autres images coloniales. En d'autres termes, la colonie ignore le portrait, qui est

toujours celui de quelqu'un, au profit du paysage et des « espèces » découvertes dans ce paysage, afin qu'il devienne un territoire. Pensons à l'inverse à la photographie mahlienne : Seydou Keita et Malik Sidibé sont des artistes du portrait. Ils rompent ainsi avec la tradition coloniale qui honore – par le portrait – les gens de bien (l'univers des colons) et en exclut les gens de rien (les colonisés sans visage). Car qui dit portrait dit visage.

L'exemple le plus caractéristique est offert par *L'Étranger* de Camus : Meursault versus *L'Arabe*. Je crois que *Meursault, contre-enquête*, de Kamel Daoud, est le premier roman algérien véritablement décolonial. Car il en finit avec « l'Arabe », il passe à autre chose : au présent d'un pays dévasté par une autre guerre, une guerre civile nommée, en Algérie, « la décennie noire ». *L'Arabe*, chez Camus, n'est pas un personnage parce que les Arabes ne sont pas des personnes ; il est une figure. *That's all*.

Spirale : Dans *L'Afrique et ses fantômes*, vous écrivez : « La décolonisation est un défi, ce qui n'a de signification que pour des sujets, c'est-à-dire des êtres humains en tant qu'ils sont porteurs d'une subjectivité singulière, qu'on appelait autrefois esprit ou âme. » Quelle est la place du corps dans votre réflexion sur le devenir décolonial ? Comment concevez-vous le rapport entre l'âme et le corps ?

SLB : Je ne suis pas dualiste et ne pense pas dans les termes classiques de la distinction de l'âme et du corps. La subjectivité est à la

fois psychique et physique. Une blessure physique est aussi une blessure psychique et les « gueules cassées » de la Première Guerre mondiale, sur lesquelles Kader Attia a travaillé comme sur des icônes, sont abîmées sur les deux plans conjoints. Comment se reconnaître soi-même quand on n'a quasiment plus de visage ? On peut imaginer à la fois le soulagement d'être un survivant et le désespoir d'être défiguré à jamais. Ces « gueules cassées » ont existé ailleurs. En Algérie, au lendemain de l'indépendance, c'est-à-dire au sortir de la guerre, il y avait de nombreux hommes, des Algériens, dont le nez avait été mutilé par le FLN.

Plus généralement, la décolonisation a davantage été pensée comme un processus que comme un travail. Elle est même souvent inscrite dans une philosophie de l'histoire qui en fait une évolution de l'histoire. Après Bandung, la décolonisation... Mais la conférence de Bandung n'a pas toujours été suivie par des indépendances. Pensons à la France, dont les possessions extra-contininentales sont, aujourd'hui, les plus grandes au monde. Mayotte en est le 101^e département. La décolonisation, en outre, n'est en rien un processus linéaire. Le passé se détache par pans, quelquefois brutalement, sans qu'on puisse prévoir ce qui viendra après. C'est pourquoi il faut envisager la décolonisation comme un travail subjectif, sur soi-même, et non seulement comme une « période » historique. Du reste, la périodisation de l'histoire pose problème. Qui dit travail ne dit pas élaboration théorique, bien qu'elle soit indu-

bitablement nécessaire. La décolonisation relève en même temps du groupe et de l'individu, non seulement objectivement comme je l'ai indiqué, mais subjectivement, en son for intérieur. Plus les sociétés deviennent, au sens moderne, individualistes, plus le travail est dévolu à l'individu – le sujet – plutôt qu'au groupe. Mais l'on sait qu'aucune société n'est totalement parcellisée, sans que le ou les groupes soient convoqués.

C'est ainsi que le corps, subjectivement, est, comme Fanon a pu le montrer, en question dans la décolonisation. Comment faire d'une peau noire une peau neutre ? Voilà qui participe de la décolonisation. La déracialisation est incluse. Comment échapper à l'homosexualité qui caractérise les sociétés postcoloniales ? On le constate en particulier chez les « penseurs » postcoloniaux qui ne sont presque jamais – venant d'Afrique – des « penseuses », car les voies leur sont fermées. La subalternisation des femmes passe aussi par le corps. Jamaica Kincaid, Gisèle Pineau ou Malika Mokeddem, qui viennent d'univers différents, le montrent abondamment. Un corps sous emprise du genre et de la race est un corps à décoloniser doublement. Seul le sujet peut se décoloniser lui-même. ■

* Cet entretien est issu du séminaire de Seloua Luste Boulbina « Les artistes parlent aux philosophes » organisé à l'hiver 2016 dans le cadre du programme « Décolonisation des savoirs » qu'elle dirige au Collège International de Philosophie. Ce séminaire s'est défini comme un laboratoire expérimental favorisant les rencontres entre artistes, philosophes et historiens de l'art « engagés dans des processus de décolonisation des imaginaires et des rationalités ». C'est avec une immense générosité qu'elle s'est prêtée à cet entretien qui s'est déroulé en avril 2016, entre Paris et Beyrouth.

« Un corps sous emprise du genre et de la race est un corps à décoloniser doublement. Seul le sujet peut se décoloniser lui-même. »